

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 1

Artikel: Le petite soulier d'Alice

Autor: Faure, Auguste

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*** POUR LA FAMILLE ***

PARAÎSSANT



A PORRENTRUY



Nº 1

Supplément du Dimanche 8 janvier

1905

LE PETIT SOULIER D'ALICE

On reprenait, ce soir-là, veille de Noël, au Théâtre-Historique, *Notre-Dame-de-Paris*, avec la grande tragédienne Marguerite Lambert dans le rôle de « la Sachette ».

Tout Paris artistique était venu, s'apprêtant à fêter Marguerite Lambert qui, après un séjour de douze années en Russie, réintégrait la grande ville, berceau de sa gloire. La tragédienne rentrait en France plus en beauté que jamais. De taille majestueuse, avec sa belle tête de Minerve et ses épaules sculpturales, elle était bien faite pour se draper du peplum et chauffer les coûturnes antiques. Mais, à cette heure, elle était un peu lasse d'avoir rugi les pathétiques fureurs de Phèdre, de Clytemnestre et d'Agrippine ; elle brûlait du désir d'oublier le répertoire classique, les alexandrins superbes et monotones de Racine et de Corneille, et d'aborder des rôles plus modernes, en commençant par celui de la Sachette, dans lequel elle présentait un véritable triomphe.

Le spectacle était commencé. Le drame poignant tiré du roman de Victor Hugo déroulait ses péripéties devant un public d'élite mais un peu distrait, car il attendait avec impatience l'entrée de Marguerite Lambert. En vain, Claude Frollo et Quasimodo passaient, figures mornes et tristes, se complétant l'une par l'autre; en vain, le beau capitaine Phœbus de Châteaupers, jurant comme un soudard, étalait aux lueurs de la rampe le chatoiement de sa cotte de mailles; en vain, la Esméralda faisait accomplir mille et mille tours à Djali, sa petite chèvre aux cornes dorées : impossible de « dégeler » la salle!

Pourtant, le « dégel » arriva.

Ce fut quand le rideau se leva sur le décor représentant la cellule de la recluse du Trou-au-Rat, la Sachette, personnifiée par Marguerite Lambert. Et, de fait, la tragédienne était effrayante sous ses haillons de pauvreté et sous ses cheveux d'une blancheur de neige. Tout en elle racontait le poème d'une existence de souffrances, les longues journées passées dans cette cellule de quelques pieds carrés à appeler désespérément sa fille, sa fille volée par des bohémiens.

Le public était à présent littéralement « empoigné » : la Sachette venait de retrouver son enfant, grâce au petit soulier que la Esméralda portait suspendu à son cou, accompagné d'un parchemin sur lequel se lisait ces mots :

Quand le pareil retrouveras,
Ta mère te tendra les bras !

Maintenant, la Sachette cherchait à démolir les barreaux de fer qui la séparaient de sa fille. Elle avait, pour accomplir cette besogne surhumaine, des cris étranges, éperdus, des cris de lionne blessée. Elle venait de saisir un pavé énorme, monstrueux, et, le lançant de toutes ses forces, avait fait s'effondrer la vieille croix qui barricadait sa lucarne. Et, en moins d'une minute, la Sachette avait fait dans l'obstacle une brèche énorme, puis, saisissant sa fille par le milieu du corps, elle l'attirait dans sa cellule en criant :

— Viens ! Viens ! que je te repêche de l'abîme !

La salle croulait en applaudissements, emportée par le jeu passionné de la grande tragédienne. La Sachette tenait dans ses bras sa fille, sa petite Agnès. Et il fallait l'entendre, laissant déborder sa joie d'avoir enfin retrouvé son enfant !

— Ma fille ! ma fille ! disait-elle. J'ai ma fille ! La voilà ! Le bon Dieu me l'a rendue !... Et vous, venez tous !... Y a-t-il quelqu'un là pour voir que j'ai ma fille ?... Seigneur Jésus ! qu'elle est belle !... Vous me l'avez fait attendre quinze ans, mon bon Dieu, mais c'était pour me la rendre plus belle !... Les Egyptiens ne l'avaient donc pas mangée ? Qui avait dit cela ! Ma petite fille ! ma petite fille ! c'est bien toi ! C'est donc cela que le cœur me sautait chaque fois que tu passais ! Moi qui prenais cela pour de la haine ! Pardonne-moi, mon Agnès, pardonne-moi !... Ton petit signe au cou, l'as-tu toujours ? Voyons ! Oh ! tu es belle ! C'est moi qui vous ai fait ces grands yeux-là, mademoiselle !... Oh ! je t'aime !... Trouvez-moi quelque chose de beau comme ma fille ! J'ai pleuré quinze ans !

Toute ma beauté s'en est allée et lui est venue ! Embresse-moi !

Le public haletait. Il partageait la joie intense qui venait de traverser, comme un rayon de soleil, toutes les douleurs de la pauvre recluse. Mais la scène fut plus émouvante encore quand Tristan-l'Ermite et ses archers arrivèrent accompagnés du beau Phœbus et de son maître Henri Cousin, bourreau de la prévôté. Alors, la Sachette se transfigura : de tendre elle devint féroce, furieuse, épouvantable, cherchant à faire de son corps un rempart à sa fille contre les hommes d'armes.

— Entrez dans cette cellule, commandait Tristan, trois de front comme à la brèche de Pontoise ! Finissons-en ! Et le premier qui recule, j'en fais deux morteaux ?

Les soldats, se précipitant, avaient aussitôt séparé brutalement la mère et la fille. Ils emmenaient la Esméralda vers le gibet. Quand à la Sachette, elle s'était abattue d'une seule pièce, au senil de sa cellule.

La salle fit entendre un tonnerre de bravos.

Le rideau était bai-sé, mais il fallut que Marguerite Lambert revint saluer le public.

Elle avait des larmes dans les yeux, de vraies larmes, car cette scène du « Petit soulier d'Esméralda », elle l'avait jouée avec son cœur, avec son âme de grande artiste !

Minuit cinq minutes. La représentation était terminée. Et la tragédienne, emmitouflée dans ses fourrures, rentrait chez elle.

Etendue au fond de sa voiture, elle entendait encore vibrer à ses oreilles les salves d'applaudissements avec lesquelles le grand Paris venait de saluer sa triomphale rentrée dans le rôle de la Sachette.

Marguerite Lambert habitait avec sa mère et sa petite fille un coquet hôtel du boulevard Pereire ; son mari, un explorateur, était mort, quelques années auparavant, dans le Sud algérien, au cours d'une mission dont l'avait chargé le gouvernement français.

Arrivée chez elle, la grande artiste, gravit lestement l'escalier aux tapis somptueux, remit sa pelisse de zibeline à sa femme de chambre et se jeta au cou de sa mère en disant :

— Ah ! maman, quel succès !... Paris, vois-tu, il n'y a que Paris !... Comme tu aurais été fière de moi, si tu avais pu me voir !... J'ai dû être bien belle, car j'ai fait pleurer toutes les femmes, toutes les mères... Quant aux hommes, ils ne voulaient pas en avoir l'air, mais ils étaient « pris » tout de même, après ma « scène du Petit soulier ».

La mère de la comédienne, au grave profil d'aïeule, sévère sous ses bandeaux argentés, laissait sa fille raconter son triomphe avec volubilité ; mais quand celle-ci eut fini, elle dit, d'une voix dans laquelle perçait un pointe d'ironie :

— Assurément, Marguerite, assurément, tu la joues de façon merveilleuse la « scène du Petit soulier » de « Notre-Dame de Paris » ; malheureusement, j'ai bien peur que le p'tit soulier du drame ne t'en ait fait oublier un autre... Ah ! comédienne, comédienne que tu es !... Pendant que tu forçais à pleurer les sceptiques et les indifférents, en faisant vibrer cette scène de l'amour maternel, dans laquelle tu es sans rivale, tu ne pensais seu-

lement pas que le soulier de ta petite Alice attendait dans la grande cheminée du salon un Noël qui n'est pas venu, parce que personne n'est allé le chercher !

Marguerite Lambert se jeta au cou de la vieille femme.

— Oh ! s'écria-t-elle en fondant en larmes, pardon, mère, pardon ! C'est pourtant vrai que j'ai oublié ma pauvre Alice ! Mais écoute : le malheur n'est pas irréparable. J'ai commis une faute, une faute grave pour une mère, j'en conviens ; mais je n'en repousserai pas les conséquences. Je vais descendre, et au risque d'aller à pied, quitte à couvrir d'or le marchand qui, à cette heure de nuit, voudra bien se déranger, je rapporterai à ma petite cherie les jouets qu'elle était en droit d'attendre !

— Inutile ! fit la vieille femme d'un ton sec, ce serait folie, à cette heure ! Alice se passera de cadeaux de Noël cette année, voilà tout. Du reste, elle doit dormir... le cœur gros peut-être, mais nous la consolerons. Que veux-tu ? on ne pense pas à tous les petits sonliers, et celui du Théâtre-Historique t'a fait oublier celui du boulevard Pereire !

L'artiste hésitait encore.

— Allons, bonsoir ! lui dit sa mère, et surtout, en passant dans la chambre de la petite, prends bien garde de ne pas la réveiller !

Et la vieille femme, une lampe à la main, conduisit sa fille vers sa chambre à coucher.

Marguerite Lambert suivait sa mère, en proie à une véritable désolation. Comme elle se sentait coupable d'avoir complètement oublié sa fille ! Elle n'avait songé qu'à sa nouvelle création théâtrale, qu'à ses succès. Oublier son enfant, un tel jour ! C'était presque un crime et Marguerite ne se le pardonnait pas.

Soudain, en entrant dans la chambre de la fillette, les larmes de la grande artiste firent place à une joie folle : elle venait d'apercevoir Alice assise sur son lit, sa tête blonde émergeant d'un amas de jouets, — moutons enrubannés, polichinelles chamarrés d'or sur toutes les coutures, bergères en toilette Pompadour !

Alors, Marguerite Lambert comprit tout ; elle comprit qu'en cette nuit de Noël, la bonne grand mère s'était substituée à elle.

Et se jetant au cou de la vieille femme, elle l'embrassa tendrement...

Mais comme elle recommençait à pleurer, l'aïeule, très grave sous ses bandeaux argentés, lui dit doucement :

— Ne pleure plus, ma fille ! ne pleure plus ! Seulement, vois-tu, à l'avenir, tu tâcheras de la jouer jusqu'au bout, la « scène du Petit soulier ». Je suis bien vivante, à présent, et la mémoire peut me faire défaut d'un moment à l'autre ; j'espère que la tienne sera plus fidèle, n'est-ce pas ? et que pour avoir concentré toute ton âme de femme et de mère sur le petit soulier de la Esméralda, tu n'oublieras plus le petit soulier d'Alice ! Les applaudissements, les triomphes, la gloire, tout cela ne vaut pas, crois moi, le sourire de l'enfant à qui on a donné sa part de joie !

Auguste FAURE.

***** CE QU'IL FAUT SAVOIR *****

— En 1896, la France comptait 38,517,332 habitants, et aujourd'hui sa population est de 39,961,975.